

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Le Royaume II de Lars von Trier

Paul Beaucage

Volume 17, numéro 3, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59544ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaucage, P. (1998). *Le Royaume II* de Lars von Trier. *Ciné-Bulles*, 17, (3), 53-55.

par la pratique de son art. Quelle mort? La sienne, bien évidemment, celle de ses proches, mais aussi celle d'une culture qui disparaît, d'une mère patrie, la Russie, qu'il ne reconnaît plus et qui aurait perdu son âme dans les tourments de l'Histoire. Alors, pour conjurer cette mort, Sokourov crée une mère magnifique qui supporte sereinement cet ultime moment de solitude. C'est comme s'il avait voulu fixer en lui et en nous une nouvelle icône, et que, pour ce faire, il ait dû employer toute la force de conviction d'une image cinématographique peinte comme une toile de maître. ■

Le Royaume II

de Lars von Trier

par Paul Beaucage

Même si Lars von Trier a obtenu deux importants succès d'estime grâce au **Royaume I** (1994) et à **Breaking the Waves** (1996), il apparaissait périlleux de s'aventurer dans l'aventure du **Royaume II**. La première partie du **Royaume** était particulièrement cohérente et réussie, formant une sorte de tout en elle-même. Évidemment, on pouvait toujours argumenter que la «fin ouverte» de cette série télévisée favorisait la réalisation d'une suite. Soit! Toutefois, n'aurait-il pas été plus sage, de la part du metteur en scène, de conclure cette histoire mouvementée qui s'étalait déjà sur une durée de plus de quatre heures?

Il ne servirait à rien de chercher à résumer l'argument du film fantastique de von Trier, tant il comporte de rebondissements dramatiques et implique d'interactions de personnages. Soulignons simplement que, dans un grand hôpital danois (dénommé le Royaume), les membres du personnel obéissent à des règles scientifiques très strictes, de manière à sauver des vies humaines. Mais, comme la science s'avère impuissante à calmer leurs angoisses psychiques et à éradiquer la mort, ils s'en remettent à d'insolites rituels pour se rassurer. La présence d'une vieille patiente adepte de

l'ésotérisme, madame Drusse, n'a rien pour freiner les pratiques irrationnelles des membres du corps hospitalier.

Sur le plan stylistique, von Trier relève un défi de taille: celui de ne pas trahir son approche antérieure tout en se renouvelant. Avec l'aide de son chef opérateur Eric Kress, le cinéaste a recours à une syntaxe très personnelle. On sera sensible à l'utilisation de la caméra à l'épaule, des cadrages serrés, des plans penchés et des filtres jaunes. Tout cela donne une physionomie singulière à une œuvre «hors du commun». Cependant, on constate que von Trier ne se sent plus obligé de «dynamiser» l'action par le biais de la mise en scène: il tient pour acquis que les épisodes antérieurs du **Royaume I** ont déjà convaincu le spectateur de «la véracité», de «l'authenticité» du fameux hôpital. Jouant davantage sur le montage du film et fragmentant sa narration, le réalisateur nous entraîne volontiers dans les parties les plus secrètes du centre hospitalier. Celles-ci rappellent spontanément au spectateur les pièces mystérieuses des maisons hantées. De fait, des esprits y résident. Progressivement, le spectateur découvre les dessous les moins reluisants de la vénérable institution, ceux que la science essaie d'escamoter. Or, cela n'est-il pas symptomatique de sa véritable identité?

Par le biais de toute une mythologie du fantastique, le **Royaume II** aborde une série de grands problèmes philosophiques. Parmi eux, signalons d'emblée celui de l'euthanasie. Dans cette optique, von Trier décrit le cas d'une jeune femme médecin qui a mis au monde un enfant difforme et paralytique. Or, celui-ci (qui réfléchit comme un adulte) lui demande d'abrèger ses souffrances en le supprimant. Mais la mère s'y refuse. Saisissant toute la complexité de la question, le réalisateur nous montre par petites touches comment il est difficile d'enlever la vie à quelqu'un: *a fortiori*, son fils. Toutefois, après avoir longuement assisté aux souffrances de sa progéniture, la femme médecin décide finalement de souscrire à sa demande. Pourra-t-elle éventuellement se remettre de cette accablante épreuve? N'aurait-il pas été préférable que des médecins (non touchés émotionnellement) se chargent d'empêcher l'enfant de souffrir en ayant recours à l'euthanasie? Assurément. Hélas, on ne discute pas de ces questions d'éthique médicale dans l'enceinte sacrée du Royaume.

Le Royaume II

35 mm / coul. / 286 min /
1997 / fict. / Danemark

Réal.: Lars von Trier
Scén.: Lars von Trier et
Niels Vørsel
Image: Eric Kress
Mus.: Joachim Holbeck
Mont.: Molly Malene
Stensgaard et Pernille
Bech Christensen
Prod.: Vibeke Windelov,
Svend Abrahamsen -
Zentropa Entertainments
Dist.: Film Tonic
Int.: Ernst-Hugo Järegård,
Kirsten Rollfies, Holger Juul
Hansen, Soren Pilmark,
Ghita Norby, Jens Okking,
Birthe Neumann, Otto
Brandenburg, Udo Kier



Le Royaume II
de Lars von Trier

Évitant de tomber dans le piège du manichéisme, von Trier nous révèle que certains adeptes de l'euthanasie sont des êtres très dangereux. Le personnage de Krüger (comme dans *Freddy Kruger, le mort-vivant*) apparaît comme le représentant de la tendance réactionnaire du darwinisme social. Après avoir fait chanter l'antipathique Stig et échappé *in extremis* à la mort, il manifeste sa désapprobation par rapport aux soins constants que l'on prodigue aux enfants handicapés (intellectuels ou autres). Cet homme arrogant prétend qu'il en coûte beaucoup trop cher à l'État pour s'occuper de pareils «dégénérés» (sous-entendu: qui affaiblissent la race). Il cherchera donc à se débarrasser d'une enfant trisomique, mais en vain. Pendant combien de temps pourra-t-on l'empêcher de commettre un crime? Comme quoi, même dans un pays social-démocrate en pleine croissance économique, la question des coûts des soins de santé demeure un sujet vivement controversé.

Tout cela mène à une méditation philosophique qui n'est pas sans évoquer celles de Woody Allen dans *Sleeper* (1973) et d'Olivier Asselin dans *le Siège de l'âme* (1997). Comme dans ces films de «science-fiction», on fait explicitement allusion au paradis terrestre, à l'utopie que proposent les scientifiques «au commun des mortels». Cependant, le spectateur découvre rapidement qu'il ne s'agirait pas d'un monde parfait mais plutôt d'une espèce d'oligarchie où les hommes de science s'arrogeraient indûment le pouvoir ainsi qu'une foule de privilèges. Il y aurait donc une forme d'apartheid social entre les êtres dits «supérieurs» (ou forts) et les êtres dits «inférieurs» (ou faibles). Sur ce point, von Trier procède à une réflexion intéressante puisqu'il nous dépeint les lubies d'un chirurgien célèbre qui se prend pour un génie. Or, s'étant trop longtemps servi de lui-même comme cobaye, ce scientifique doit subir une intervention chirurgicale afin de sauver sa peau. Contre

toute attente, il aura besoin de l'aide d'un «faible» pour échapper au pire.

On ne saurait nier que **le Royaume II** est un film de haut niveau qui s'avère finalement supérieur au **Royaume I**, en raison de la profondeur des thèmes qu'il met en relief et de son écriture foisonnante. Il importe de souligner que von Trier s'impose comme un digne héritier de Louis Feuillade (**Fantômas**, 1914; **les Vampires**, 1916; **Judex**, 1917): celui-ci maniait l'art du feuilleton cinématographique comme pas un. Cependant, reconnaissons que Feuillade réalisait de purs divertissements, exempts de toute ambition métaphysique. Pour sa part, von Trier traite de grandes questions existentielles sur un mode accessible, résolument moderne. Voilà pourquoi son cinéma s'apparente également à celui de Raoul Ruiz. En outre, Lars von Trier peut réconcilier l'amateur de sensations fortes, le cinéphile le plus exigeant et le simple spectateur. À quand la présentation du **Royaume III**? ■

La Vie est belle

de Roberto Benigni

par Myriame El Yamani

Italie 1938. Guido (Roberto Benigni, toujours aussi irrésistible) est amoureux de Dora (Nicoletta Braschi), mais elle est promise à un bureaucrate fasciste. Comme dans les contes de fées, Guido l'enlève le jour de ses fiançailles, à l'aide d'un cheval tout peinturé de vert. Quelques années plus tard, ils ont un fils, Giosué. Mais les lois racistes entrent en vigueur

